

Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses

ISSNe: 1989-8193

 EDICIONES
COMPLUTENSE<https://dx.doi.org/10.5209/thel.78980>

CREMADES CANO, Isaac David avec PAGÁN LÓPEZ, Antonia, (2020) *Voix Francophones de la Migration: Univers migrant, fictions et réalité*. Les Presses Universitaires, Institut Catholique de Toulouse, 254 pp., ISBN: 979-10-94360-89-7.

Mots clés : Migration, déracinement, littérature francophone, altérité, hybridité, identité.

Cette publication est un recueil des travaux de nombreux chercheurs d'Europe, d'Afrique et du Proche Orient, qui ont participé au Premier Colloque International Francophonies et Migrations. *Voix Francophones de la Migration : Univers migrant, fictions et réalité*, tenu à l'Université de Murcia le 29 et 30 avril 2019. Elle s'ouvre sur une présentation de l'ouvrage intitulée *Voix Francophones de la Migration* d'Isaac David Cremades Cano et d'Antonia Pagán López, de l'Université de Murcia. Cette première partie introductive est suivie de quinze études d'extension inégale, dans lesquelles les auteurs participants « ont cherché à répondre de manière implicite et explicite à la question suivante : comment la littérature francophone met-elle en lumière cette écriture migrante ? » (p. 11).

C'est Carmen Mata Barreiro, de l'Université Autonome de Madrid qui entame ce volume avec « L'écriture migrante francophone comme objet de recherche : laboratoire d'idées, miroir de sociétés ». Elle examine l'écriture migrante francophone à travers une approche comparative et interdisciplinaire dans deux territoires différents, la France et le Québec. Mata Barreiro explique la manière dont le dialogue entre les écrivains migrants et les chercheurs universitaires aborde la complexité de la problématique identitaire et ce à travers trois branches, *identité et acculturation*, *identité et mémoire(s)*, et *identité et hybridité*. Elle met également l'accent sur la terminologie utilisée pour désigner cette littérature de la migration, - *littérature beur*, *migritude*, *littérature migrante*. Une littérature qui contribue sans aucun doute à enrichir les sociétés d'accueil et à faire découvrir des réalités diverses.

Carmen Boustani, de l'Université Libanaise (UL) dans « L'imaginaire culturel des écrivaines migrantes », s'intéresse quant à elle à la problématique de l'imaginaire culturel dans trois romans, *L'interdite* de l'algérienne Malika Mokkeddem, *Maman a un amant* de la camerounaise Calixthe Belaya et *Le Bonheur a la queue glissante* de la romancière québécoise d'origine libanaise, Abla Farhoud. Elle explique comment les romans de ces écrivaines migrantes apportent de nouvelles couleurs et sonorités au paysage littéraire francophone à travers un imaginaire culturel différent et l'alliage des mémoires collective et personnelle. Les œuvres de ces romancières, sont le miroir de leur vie et des difficultés sociales et linguistiques qu'elles rencontrent. Leurs personnages, principalement féminins, appartiennent à différentes générations de femmes migrantes, qui se débattent dans l'espace culturel entre enracinement et déracinement. Des personnages de la première génération murés dans leur silence et incapables de se défaire du poids écrasant de certains traits culturels obsolètes, ou des héroïnes de la deuxième génération de migrantes, prêtes à briser les tabous et les chaînes des lois patriarcales, à travers la prise de parole et l'expression de leur corps.

Dans la troisième étude intitulée « L'exil russe vécu et raconté par Zoé Oldenbourg », Juana Castaño Ruiz, de l'Université de Murcia, se penche sur la problématique de l'exil et du déracinement féminin et analyse le processus vécu par l'historienne et la romancière d'origine russe, Zoé Oldenbourg, pour choisir le français comme langue d'écriture. Pour ce faire, elle s'intéresse particulièrement à ses récits autobiographiques, *Visages d'un autoportrait* (1977) et *Le procès du rêve* (1982) dans lesquels l'écrivaine raconte son exil vécu et comment elle a réussi à maîtriser la langue de Molière. Castaño Ruiz analyse également quatre romans d'Oldenbourg, où elle utilise ses souvenirs pour brosser des portraits de familles russes exilées à Paris, *Réveillés de la vie* (1956) et *Les irréductibles* (1958), ainsi que *La joie-souffrance* (1980) et *les Amours égarées* (1987).

La partie suivante est consacrée à l'étude d'Olivier Damourette de la Chaire Francophonies/Migrations, CERES Institut catholique de Toulouse, ayant pour titre « Les espaces migratoires de la francophonie, entre bienveillance et fermeture ». L'auteur s'interroge si une aire géographique libérée de la barrière de la langue peut constituer ou pas un élément facilitant la migration et l'acculturation. S'appuyant sur des données de l'Organisation Internationale de la Francophonie (OIF), il met en lumière également l'extension et la variété du territoire francophone, et analyse les flux migratoires et la francophonie d'un point de vue géopolitique. L'auteur évoque aussi bien les migrants que les réfugiés et avance des statistiques de l'Institut national des études démographiques (INED) et du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés (HCR). Il explique comment la France a bénéficié en quelques décennies, d'un essor économique et culturel grâce à l'affluence de populations d'origines diverses.

Par la suite, M. Carme Figuerola de l'université de Lleida, aborde dans « L'expérience de l'exil chez Malika Mokeddem : de la réalité à la fiction », la thématique de l'exil dans l'écriture transgressive de la romancière. Elle brosse son portrait à travers une rétrospective de sa trajectoire littéraire et de l'évolution de son écriture. En citant tour à tour les œuvres de Mokeddem, publiées entre 1990 et 2011, Carme Figuerola analyse leurs personnages mais aussi l'évolution de la romancière à travers ses ouvrages. Depuis *Les hommes qui marchent* (1990), jusqu'à *La désirante* (2011), en passant par *Le siècle des sauterelles* (1992), *L'interdite* (1993), *Des rêves et des assassins* (1995), *La nuit de la lézarde* (1998), *N'Zid* (2001), *La transe des insoumis* (2003) et *Je dois tout à ton oubli* (2008). La romancière traverse ainsi différentes étapes dans son cycle narratif, en abordant un éventail de thèmes comme celui de la mémoire, la problématique identitaire, la double appartenance culturelle et linguistique, et l'Histoire de son pays d'origine. Cependant, un thème principal est récurrent dans toutes ses œuvres, il s'agit de l'exil. Afin de rompre le carcan du conformisme et de briser le lien avec la société patriarcale, les personnages de Malika Mokeddem, vivent l'exil, parfois même sans nécessité de déterritorialisation. Carme Figuerola explique comment l'exil est devenu pour la romancière « la source d'une écriture thérapeutique » (p. 88), une écriture par laquelle elle résiste à la colère et à la douleur.

C'est sous le titre de « Figures typiques de l'immigration : La mobilité de l'arbre chez Abdellatif Laâbi », et dans un genre littéraire différent que Touriya Fili-Tullon, de l'Université Lumière-Lyon 2, étudie la figure du migrant chez le poète marocain, en proposant une lecture de son anthologie personnelle, *L'arbre à poèmes*, et en partant de son poème « En vain j'émigre ». Elle analyse la tension entre deux pôles antinomiques : un héritage des départs utopiques et une configuration contemporaine du phénomène migratoire et s'interroge sur la manière dont la poésie pourrait exprimer la réalité des migrations.

L'auteure rappelle que la biographie de Laâbi explique le recours à cette figure de la migration paradoxale puisque le poète vit à cheval entre la France et le Maroc depuis la fin de son emprisonnement (1973-1980), et considère l'émigration comme un va-et-vient perpétuel. Il évoque également l'exil linguistique, et renonce au mythe de la langue d'origine au profit d'un alliage de langues diverses. Touriya Fili-Tullon conclut son travail en octroyant au poète marocain le mérite de rendre au migrant « son humanité en rappelant la part de rêve contenue dans tous les déplacements géographiques ou symboliques » (p. 101).

« Vers la quête d'une langue littéraire : l'exil entre poésie interstitielle et paratopie créatrice dans *La Disparition de la langue française* d'Assia Djebar », est l'étude effectuée par Sihem Guettafi et Khadidja Ghemri de l'Université Mohamed Khider de Biskra en Algérie. Elles analysent le roman d'Assia Djebar, dont l'empreinte autofictionnelle est particulièrement claire, en recourant à l'interstice, à la paratopie et au concept du métissage. Berkane, le protagoniste du roman, tente de réconcilier divers territoires linguistiques qui deviennent des territoires féminins, et tente de sortir de cet entre-deux par la rédaction de ses souvenirs, rédigés en langue française. Ce flottement entre les deux rives de la Méditerranée, engendre chez le protagoniste, une incertitude et une ambiguïté intime. La romancière fait évoluer son personnage entre plusieurs temporalités, langues et lieux, afin de montrer la perte progressive de la langue de l'autre. Un exil, un entre-deux culturel et linguistique qui montre que, toute rupture, est en fait une perte d'une partie de soi-même.

La huitième étude de ce recueil est intitulée « Czesław Miłosz, versions françaises sur l'exil », de Christine Mengès-Le Pape de l'Université de Toulouse I. L'œuvre du poète est marquée par le déracinement et par l'exil aussi bien territorial que littéraire. Ses œuvres aspiraient à faire découvrir l'Europe de l'Est et à éclairer les Européens occidentaux sur le destin particulier des populations centrales et orientales tiraillées entre plusieurs destinations d'exil. Il était à la fois citoyen universel et foncièrement attaché à sa terre natale, car presque la totalité de ses ouvrages sont écrits en polonais, même s'il maîtrisait le français, le russe et l'anglais. L'écriture de Miłosz est intimement liée à Paris et à la France, pays pour lequel il avait des sentiments mitigés, car il fut un temps où les exilés d'Europe centrale, n'étaient pas les bienvenus en France.

Témoin de la dévastation nazie de la Pologne et de la prise de contrôle soviétique de l'Europe de l'Est, et après avoir été exilé en France puis aux Etats-Unis, Czesław Miłosz revient en Pologne en 1995. Face aux détresses et aux menaces, l'interrogation ne cesse de traverser son écriture.

Dans la partie suivante, « Le mirage de la migration dans *Cannibales* de Mahi Binebine », Bernadette Rey Mimoso-Ruiz, de la Chaire Francophonies/Migration de l'Institut catholique de Toulouse, aborde la thématique de la migration marocaine. Elle introduit le lecteur dans un récit polyphonique inspiré de la tradition du conte oriental et résume longuement l'œuvre de l'écrivain marocain. Le roman évoque les difficultés à rejoindre l'Europe ainsi que l'univers de l'émigration clandestine. Mahi Binebine raconte l'histoire de six hommes, une femme et son bébé qui espèrent traverser le détroit de Gibraltar pour aller tenter leur chance en France ou ailleurs en Europe. À travers différents niveaux narratifs et un jeu de la polyphonie textuelle, le romancier raconte ces destins, représentatifs de l'univers de l'émigration clandestine.

L'auteure de cette étude explique que ce roman n'as pas pour but de donner une théorie sur la migration mais aspire à raconter la misère, l'abject et les drames de vie qui poussent à l'exil. Elle ajoute que Binebine a réussi à donner une consistance humaine à des êtres souvent assimilés à des nombres et des figures, en leur attribuant une identité, un passé, un nom et une famille.

Stéphane Sawas de l'INALCO de Paris, s'intéresse au septième art et propose d'étudier « *Eden à l'Ouest* : Les faux-semblants d'un parcours migratoire », un film du cinéaste franco-grec Costa-Gavras, qui raconte les

périple d'Elias de la Crète à Paris. Sans langue ni patrie reconnaissables, afin que l'histoire revête un caractère universel, Costa-Gavras et son co-scénariste Jean-Claude Grumberg, ont choisi de ne citer aucune nationalité et de donner à l'acteur principal le prénom d'Elias, partagé par les trois religions monothéistes. De plus, tout au long du film, de nombreuses langues se mêlent : le français, le grec, l'allemand, l'anglais, l'italien, le russe et le romani. Cependant la langue que le protagoniste partage avec ses compatriotes est une langue inventée.

Cette production raconte le rêve d'immigration, transformé en cauchemar. Un parcours truculent nourri d'autobiographie et d'actualité, qui évolue entre langues réelles et imaginaires et dans un entre-deux culturel continu. Une production cinématographique qui offre un autre regard sur le migrant.

Dans son article « Redessiner le rôle de la langue dans le processus de construction identitaire à travers le roman lazarovien *Le muscle du silence* », Ana Belén Soto de l'Université Autonome de Madrid, s'intéresse à la fonction de la langue dans la construction identitaire et à la situation de déracinement langagier comme moyen d'expression à une identité déterritorialisée, à partir du roman de l'auteure francophone d'origine bulgare Rouja Lazarova, *Le muscle du silence* (2015). La romancière fait référence à la langue dans sa double symbolique, l'organe et le moyen de communication. Le choix de la langue française pour exprimer l'expérience vécue est un acte de rébellion et de quête de liberté. Ana Belén Soto considère ce roman comme représentatif de la crise identitaire vécue par les auteurs sous le joug des totalitarismes et du processus de déterritorialisation intrinsèquement lié au migrant.

Alexandra Szyman de l'Université de Murcia, consacre son étude à « L'écriture migrante au féminin : Le cas de Leïla Houari ». Elle analyse différentes œuvres de l'écrivaine belgo-marocaine, qui fait partie des auteurs d'une littérature issue de l'immigration. L'écriture de la romancière est caractérisée par le nomadisme de ses personnages migrants, ballotés entre la terre d'origine et la terre d'accueil. Szyman cite Leïla Houari qui explique que le mal être des migrants est aussi le résultat de l'accueil de la société européenne qui conforte le migrant dans son statut, « des phrases constamment, toujours les mêmes, m'empêchaient de vivre normalement. Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Vas-tu retourner là-bas ? Est-ce que tu comptes encore rester longtemps ici ? » (p. 186).

Elle explique également comment l'écriture de l'auteure belgo-marocaine foisonne d'images faisant référence à la migration et comment cette écriture sur le thème de la migration permet à la romancière d'offrir une réflexion issue de son vécu et de ses souvenirs, mais aussi une réflexion sur l'utilisation de la langue française, langue d'adoption par excellence. Alexandra Szyman, cite les récits dans lesquels Leïla Houari, met en scène des femmes extraordinaires, comme dans *Femmes aux mille portes: mémoire, portraits*, en collaboration avec le photographe Joss Dray. Dans cet ouvrage elle donne la parole à des femmes du Maghreb ayant émigré en Belgique et en France, des femmes qui pour la première fois, sortent de l'anonymat pour faire entendre leur voix et raconter leurs histoires sur l'immigration et son lot de joies et de peines.

Toute l'œuvre de Leïla Houari est traversée par la problématique identitaire du migrant et de la migrante particulièrement ainsi que la difficile tâche de vivre et parfois de subir le processus d'acculturation. Dans une écriture-femme, elle offre une nouvelle image des figures de femmes dites étrangères à travers des récits issus de l'hybridation linguistique.

C'est le registre documentaire qui est exploité par Erika Thomas, de l'Université Catholique de Lille dans « À bientôt Aïko (lettres à sandor) : propos sur une réalisation documentaire », réalisé en 2018. Ce court métrage de 23 minutes a été sélectionné au Festival International du Cinéma Visions du Réel de Nyon en Suisse. Erika Thomas y examine l'exil et la mémoire sous le regard de l'immigration japonaise. Elle raconte l'expérience d'Aïko, une vieille dame de près de quatre-vingt-dix ans qui vit à Paris depuis 1958 après avoir connu la guerre et l'occupation américaine. L'auteure-réalisatrice découvre Aïko Mishima en lisant ses deux livres de mémoires – *Le goût du Motchi* et *Le goût du café au lait*. Afin de réaliser ce documentaire centré sur la mémoire de la protagoniste, Erika Thomas utilise trois procédés cinématographiques : la narration du quotidien, la confrontation des temps et une pratique de la déterritorialisation. Des procédés qui lui permettent de faire des allers-retours entre le passé, le présent et le quotidien d'Aïko.

C'est l'Argentine qui est mise à l'honneur avec l'article de Mathilde Tremblais, « *Le bleu des abeilles* de Laura Alcoba, une voix de la littérature migrante au féminin ». L'écrivaine franco-argentine, aborde le thème de la langue et de l'exil et plonge le lecteur dans un récit homodiégétique d'une fillette argentine de dix ans qui quitte son pays pour rejoindre sa mère exilée en France alors que son père reste emprisonné à La Plata. À travers le regard de l'enfant, l'auteure évoque l'exil et la découverte de la langue française. Même si le roman n'est pas précisément une autobiographie, Laura Alcoba glisse à la fin de son œuvre, un clin d'œil à ses lecteurs et explique sur une page « le sens de son projet et la part d'autobiographie qu'il sous-tend » (p. 221).

L'œuvre est principalement centrée sur l'apprentissage du français de la petite fille. La langue de l'exil est alors vécue comme un espace à conquérir, et devient la base de sa construction identitaire, alors que sa langue maternelle, incarne le silence et la terreur. La narratrice entretient une correspondance hebdomadaire en espagnol avec son père prisonnier. Ils parlent de livres qu'ils lisent chacun dans une langue, elle en français, lui en espagnol. *La vie des abeilles- la vida de las abejas* de Maurice Maeterlinck, est leur point d'attache. C'est d'ailleurs de ce livre que Laura Alcoba s'inspire pour donner un titre à son roman *Le bleu des abeilles*.

Bernard Urbani de l'université d'Avignon, clôture cette publication avec son article intitulé « Migrations et exils dans l'œuvre d'Abdelwahab Meddeb ». Il s'intéresse à l'œuvre multidisciplinaire de Meddeb, écrivain

franco-tunisien, philosophe, poète, essayiste et traducteur qui a consacré sa vie à la culture de l'entre-deux. Fort de sa maîtrise de la langue arabe et du français, il prône le dialogue entre la modernité et la tradition islamique. Urbani conduit le lecteur à travers les ouvrages de Meddeb et lui fait découvrir l'essence même de cet artisan de la langue.

L'écriture de l'auteur tunisien se distingue par de nombreuses caractéristiques dont l'errance, comme dans ses deux premiers romans écrits en français, *Talismano* et *Phantasia*, où le narrateur imagine des villes et des lieux qui enflamment la propre étrangeté du romancier. Ses errances incessantes entre Orient et Occident, donnent naissance à « l'écriture, seule trace qui fige le temps » (p. 241). De plus, il excelle dans l'utilisation d'une pluralité de genres et réussit à bâtir des ponts entre cultures, peuples et religions. Pour mieux vivre son propre exil, il a choisi une écriture libératrice et unificatrice.

Cet ouvrage réunit des sujets très variés autour d'un thème principal, celui de la francophonie et la migration. À travers différentes études, il nous fait découvrir ou redécouvrir des auteurs qui cultivent la culture de l'entre-deux et qui racontent l'exil et la migration. Les recherches offrent une vision plurielle, riches par leur diversité mais aussi par leur pertinence. Par conséquent, ce recueil possède un intérêt majeur et indéniable et s'adresse plus particulièrement aux chercheurs et aux spécialistes en la matière. Par la qualité de ses articles, il représente un cadre théorique fort intéressant pour de futures recherches.

Dalila AZZI MESSABIH
Universidad Complutense de Madrid
dazzi@ucm.es